

Editorial de "Solidaridad Obrera" du 20-3-1937

Gagner la guerre!!!

Telle doit être la préoccupation primordiale de tout vrai antifasciste. Pour atteindre cet objectif, l'union de toutes les activités de l'arrière-garde est plus que jamais indispensable. Toutes les organisations politiques, économiques et syndicales doivent rechercher la solution immédiate de tous les problèmes liés, d'une façon directe avec la lutte antifasciste.

Se proclamer révolutionnaire ou amant de la liberté ne suffit plus dans les heures présentes : chacun se doit de démontrer par son action personnelle, par des faits concrets son ardeur révolutionnaire. Dans cet ordre d'idées, les masses prolétariennes de Catalogne nous ont donné les plus grandes preuves d'hostilité à la réaction capitaliste.

Alors que le tragique encerclement de Madrid prenait d'alarmantes proportions, l'aide rapide apportée à notre héroïque capitale est une preuve tangible de l'esprit d'entraide et de solidarité du prolétariat catalan.

Vu la situation militaire et politique, le siège de la « Villa del Oso y del Madroño » était imminent ; mais l'action combinée des forces de l'« Armée Populaire » et des travailleurs organisés de l'arrière-garde rendit vaine la menace, mettant en déroute par une série de brillantes actions, les divisions italiennes qui opèrent sur le front de Guadalajara. Les désastres successifs qu'ont subi les hordes de Mussolini, ont transformé radicalement la situation militaire de nos divers fronts, notamment le front de Madrid, notre ville martyre.

Après cela, nous ne pouvons considérer comme une sérieuse menace, la présence dans les files factieuses, de ces « macaronis motorisés ».

Malgré cela, il est de notre devoir de ne pas nous abandonner à un optimisme exagéré, qui serait pour nous très périlleux dans les circonstances actuelles. Dès les premières victoires obtenues dans le secteur de Guadalajara, nous pressentions déjà les inconvénients qui en pourraient résulter. Certes, les victoires partielles doivent nous réjouir, mais ne doivent, sous aucun prétexte nous laisser emporter vers un enthousiasme exagéré, qui nous masquerait les problèmes les plus immédiats de la guerre.

La guerre impose à chacun des sacrifices sans pareils. « Celui qui veut quelque chose doit être prêt à la payer son prix. » Nous ne pouvons oublier un instant notre devoir sacré d'ajuster notre activité aux nécessités des valeureux camarades qui luttent avec un héroïsme qui en impose au monde entier, sur tous les fronts de combat.

Lorsque les nécessités de la guerre exigent la totalité des hommes et de l'armement, le devoir de tout antifasciste est de s'enrôler sans délai dans les rangs de l'Armée Populaire Révolutionnaire. De plus, il serait criminel de s'opposer à l'envoi au front des fusils, mitrailleuses, et en principe de toute arme offensive inutilement détenue à l'arrière-garde. L'ordre public peut aisément être maintenu à l'arrière par la mobilisation des hommes de cinquante ans, qui abondent dans notre région. Il faut enfin convenir du fait que la victoire dans la guerre est fortement liée à l'unité dans l'arrière-garde Antifasciste.

Les luttes intestines ou partisans, les manœuvres politiques vieux style et à courte vue, les attaques diverses qui se manifestent, hélas trop souvent entre les partis politiques prolétariens et antifascistes, cependant imbus d'un même idéal, diminuent considérablement le dynamisme offensif et la combativité de nos soldats. Nous devons comprendre qu'il n'est guère encourageant d'aller au combat, en sachant que l'arrière-garde n'est pas soutenue dans l'action militaire par un peuple étroitement uni dans un commun idéal de victoire, et qu'il existe, contre toute

raison, des masses populaires divisées par des rancœurs mesquines et des rivalités de partis.

Nous devons hélas confesser que trop de gens se vouent fréquemment au sport stupide d'ébrécher par des menées insidieuses, les fraternelles relations qui doivent exister entre les prolétaires. Trop d'éléments, aveuglés par un désir de prédominance partisane, oublient trop souvent que la victoire est seulement possible moyennant l'union des efforts et volontés de tous en un lien serré qui fort de son union neutralise et abat l'action criminelle de l'ennemi.

Il est nécessaire de nous souvenir que les « Nationaux » sont italiens, allemands, maures, portugais, etc., et que les généraux félons comptent infiniment sur l'aide avouée des grandes puissances fascistes. Nous autres, ne pouvons en échange compter que sur l'aide morale de la Russie et du Mexique, lesquels pour raisons de distance, ne peuvent nous prêter l'appui efficace que nous attendons d'eux et qu'ils désireraient nous accorder.

Dans les circonstances présentes, si nous considérons opportun de consacrer le temps et les énergies précieuses à rallumer ou entretenir le feu de mesquines discordes, luttant avec les armes ignobles du mensonge et de la calomnie sur les autres secteurs de la lutte antifasciste, par incompréhension ou intolérance ignorante, nous devons alors admettre que le bon sens commun est un article de luxe et que la mauvaise foi et le non sens ont trouvé en nous une proie vraiment facile.

Nous nous trouvons bloqués par les forces capitalistes, auteurs de la farce de la « Non-intervention » et le moment n'est pas propice pour nous d'imiter les lapins de la fable. L'heure n'est plus aux discours, mais à l'action ! Et pour travailler efficacement et faire œuvre utile, nous devons créer et entretenir de cordiales et fraternelles relations entre nous tous, qui animés du même idéal sommes appelés à travailler en commun.



— Souriez un peu : on vient de bombarder Madrid. —

La guerre d'Espagne a démontré que la suprématie militaire des pays fascistes n'est qu'un "bluff", déclare Jaime Miravittles au "Petit Journal"

Le « Petit Journal », de Paris, publie une déclaration du Commissaire de Propagande de la Généralité, Jaime Miravittles, dont la synthèse est la suivante :

« La guerre d'Espagne a démontré l'insuffisance technique de l'aviation allemande que le Reich faisait passer pour invincible. D'autre part, le régime hitlérien n'a rien gagné dans son action contre les républicains espagnols ; de sérieux troubles se sont produits ces dernières semaines en Allemagne, signes manifestes de l'hostilité du peuple à se battre contre ses frères espagnols. »

« Du côté Italien, la balance est encore pire : après Fiume, Corfou, la Tripolitaine et l'Ethiopie, le Duce pouvait proclamer que l'Italie fasciste était la plus grande puissance militaire d'Europe. »

« Après les désastres successifs de l'offensive sur Guadalajara, cette illusion s'est effondrée. »



Le Journal Mural du Foyer

Nul ne doit tenter d'imposer son opinion personnelle aux autres car par une telle action la concorde et l'union seraient impossibles et la déroute en serait le plus sûr résultat.

Au dessus de toutes les divergences doctrinales, tactiques et d'interprétation, il y a un objectif unique, commun et qui doit être le plus sûr stimulant : Gagner la guerre, coûte que coûte et malgré tout.

L'enfant héroïque

Tout en haut d'une barricade, au milieu des madriers tachés du sang coupable et lavés par le sang généreux et innocent, un enfant de douze ans est fait prisonnier avec d'autres camarades.

— Tu étais avec eux ? — demande l'officier.

Et l'enfant répond :

— Oui, car ils sont mes camarades.

— C'est bien ; toi aussi tu seras fusillé ; attends ton tour.

— Vous me permettez, monsieur l'officier, d'aller jusque chez moi pour donner cette montre à ma mère ?

— Ah ! tu veux t'échapper.

— Non, jamais, je reviendrai tout de suite.

— Où donc habites-tu ?

— Ici même, tout près de la fontaine ; je reviendrai, monsieur le capitaine, n'en doutez pas.

— Alors, vas vite.

L'enfant s'en va, l'officier et les soldats rient cyniquement, pensant que l'enfant a su trouver une bonne excuse pour se sauver. Leurs rires se confondent avec les râles des moribonds récemment fusillés, mais soudain leurs rires se figent sur leurs lèvres car l'enfant, au bout d'un instant se présente une autre fois, pâle mais fier.

— Je suis là !

Mais la mort stupide a eu honte et l'officier a pardonné.

VICTOR HUGO

Il n'était pas fasciste, cet officier-là.

La grande presse parisienne envoie ses reporters en Espagne fasciste.

A dire vrai, quelques-uns d'entre eux, pris de méfiance, se gardent bien de passer la frontière. Au lieu d'aller chercher leurs mots d'ordre à Salamanque ou à Burgos, ils se contentent de les puiser dans les journaux rebelles arrivés en France.

Et sur une banquette d'un café quelconque des boulevards rédigent les informations que le bon parisien avale avec son café-crème.